



Le *care* à l'épreuve des lieux  
hétérotopiques et des bons sentiments  
dans *Les Enfants du sabbat*  
d'Anne Hébert et *Soigner,  
aimer* de Ouanessa Younsi

ANDREA OBERHUBER

Lorsque Julie Labrosse décide de prendre le voile pour rejoindre les dames du Précieux-Sang, couvent situé en marge d'une ville sans nom dans *Les Enfants du sabbat*<sup>1</sup>, la mère supérieure Marie-Clotilde de la Croix sent d'emblée la menace qui émane de la jeune novice. Le lieu du couvent sera le théâtre de forces diaboliques, incarnées par sœur Julie capable de guérir et de mettre à mort. Un autre type de lieu, en l'occurrence l'hôpital où, si souvent, la vie côtoie de près la mort, est perçu par la narratrice-psychiatre de *Soigner, aimer* comme « une machine trop grosse pour [s]on âme<sup>2</sup> ». Impliquée corps et âme dans l'écoute et le traitement médical de ses patientes et patients, elle réfléchit sur les liens inextricables entre soigner, écrire et vivre bien. Les textes d'Anne Hébert et de Ouanessa Younsi soulèvent la question de l'effet des lieux sur les êtres humains. Plus précisément, et c'est ce qui m'intéressera dans la comparaison des deux œuvres littéraires, ils nous incitent à nous interroger sur l'impact de certains espaces – sacrés ou profanes – sur les êtres qui s'y réfugient, y travaillent et en subissent les règles, les contraintes et les interdits. De quelle marge de manœuvre disposent les sujets féminins au sein d'une communauté donnée ; à quelle hospitalité ou inhospitalité sont-ils confrontés ; jusqu'à quel point les institutions respectivement du couvent et de l'hôpital peuvent-elles tolérer la mise en cause de leur fonctionnement interne ; et, dernièrement, comment les écrivaines abordent-elles le souci de l'autre qui paraît

---

1. Anne Hébert, *Les Enfants du sabbat*, Montréal, Boréal, 1995 [1975] ; désormais abrégé *ES* suivi du numéro de page et placé entre parenthèses dans le corps du texte.

2. Ouanessa Younsi, *Soigner, aimer*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2016, p. 79 ; désormais abrégé *SA* suivi du numéro de page et placé entre parenthèses dans le corps du texte.

paradoxalement peu développé chez les dames du Précieux-Sang et dans les services psychiatriques?

Dans une conférence bien connue de 1967, en réfléchissant sur l'espace et sa dimension relationnelle, l'une des notions clés des éthiques du *care*, Michel Foucault nomme « hétérotopies<sup>3</sup> » des lieux éminemment séparés de l'espace normatif. Ce sont des utopies « localisées », incarnées dans l'espace et le temps (contrairement aux utopies où l'on se rend en imagination), l'hétérogénéité du lieu se doublant souvent de celle du temps (hétérochronie). Le philosophe explique que ces espaces appartiennent à la réalité, mais qu'ils sont « absolument autres », que ce sont des lieux « hors de tous les lieux », où tout ce qui est jugé déviant ne l'est plus<sup>4</sup>. Se déclinant selon une typologie spécifique, les hétérotopies, qu'elles soient d'ordre biologique, de crise ou de déviation, prennent à rebours ou reflètent en les contestant tous les autres lieux réels. De plus, elles ont « le pouvoir de juxtaposer en un lieu réel plusieurs espaces, plusieurs emplacements qui sont en eux-mêmes incompatibles<sup>5</sup> ». Les exemples évoqués par Foucault vont de la prison à la clinique psychiatrique, en passant par la maison de retraite, le cimetière, le jardin et l'hôpital, entre autres. C'est dans ses marges que la société ménage ce genre de lieux à part auxquels on pourrait ajouter le monastère, si l'on pense aux *Enfants du sabbat*, ou encore la réserve pour autochtones jouxtant l'hôpital de Sept-Îles dans *Soigner, aimer*. Aussi différentes en termes d'appartenance générique et de contexte de publication soient-elles, les deux œuvres retiennent mon attention afin de comprendre l'effet d'un espace hétérotopique sur le « prendre soin de l'autre<sup>6</sup> », sur les modalités d'un *care-giving* en deçà et au-delà des bons sentiments. Ainsi, je grefferai la perspective du *care* sur la conception foucauldienne des « espaces autres » aménagés généralement dans les plages réservées aux « individus dont le comportement est déviant par rapport à la moyenne ou à la norme exigée<sup>7</sup> », ce qui me permettra d'interroger la triade « souci d'autrui, personnage féminin et lieu de soin ». Je montrerai que le *care* n'est pas réductible à la seule bienveillance, injonction essentialisante adressée traditionnellement aux femmes dans les sociétés occidentales, que la sollicitude (*care* affectif) et le soin (*care*

3. Michel Foucault, « Des espaces autres », *Architecture, mouvement, continuité*, n° 5 (1984), p. 46-49. Foucault n'a autorisé la publication de cette conférence prononcée au Cercle d'études architecturales qu'au printemps 1984. Je cite l'article d'après sa reprise dans *Dits et écrits II. 1976-1988*, Paris, Gallimard (Quarto), 2001, p. 1571-1581.

4. Voir *ibid.*, p. 1574-1575.

5. *Ibid.*, p. 1577.

6. Fabienne Brugère, *L'Éthique du « care »*, Paris, Presses universitaires de France (Que sais-je?), 2021 [2011], p. 3.

7. Michel Foucault, « Des espaces autres », *art. cit.*, p. 1576.

matériel ou *care* de service lié généralement aux tâches matérielles)<sup>8</sup> ne sont pas leur apanage, qu'outre des effets bénéfiques, les pratiques du *care-giving* viennent tantôt avec leur lot d'ambivalences, tantôt avec des impasses, des pièges ou des jeux de pouvoir.

Loin « de véhiculer une image “nunuche” ou “mémère” de la féminité<sup>9</sup> », notent Patricia Paperman et Sandra Laugier dans leur introduction au *Souci des autres*, la pensée du *care* est caractérisée par sa puissance critique, sa détermination à réintégrer au cœur du lien social les valeurs de la sollicitude et du soin symétriques, de la vulnérabilité propre à la condition humaine et de l'interdépendance de tous. En ce sens, les éthiques du *care* – le pluriel s'impose puisqu'on a assisté ces derniers temps à une diversification des approches depuis *In a Different Voice*<sup>10</sup>, ouvrage séminal de la psychologue américaine Carol Gilligan – ont une visée politique : elles « réclament un nouveau cadre d'intelligibilité qui ne peut se loger aisément dans les vieux habits du partage traditionnel privé / public et du type de société (souvent patriarcal) que ce partage présuppose<sup>11</sup> ». À la lumière de ces idées préliminaires sur la vulnérabilité et l'interdépendance des êtres humains (de tous les êtres vivants, en réalité, comme le précisent Berenice Fisher et Joan Tronto dès 1990<sup>12</sup>), sur la responsabilité intersubjective qui en découle, et « la fragilité du souci de l'autre<sup>13</sup> », je pose que, dans nombre de textes littéraires modernes et contemporains, le « prendre soin » ne comporte pas seulement des bienfaits, mais que, dans certaines conditions, il peut basculer du côté de la malveillance, voire de l'anti-*care* ou révéler l'absence du souci de soi (*self-care*), indispensable pourtant à toute attitude et pratique de *care*<sup>14</sup>. Comme je l'ai annoncé d'entrée de jeu, je m'intéresserai précisément aux structures relationnelles corrompues des Dames du

---

8. Voir la distinction nette que propose Sandra Laugier dans son article « Le *care* comme critique et comme féminisme », *Travail, genre et sociétés*, n° 26 (2011), p. 187.

9. Patricia Paperman et Sandra Laugier (dir.), « Préface à la nouvelle édition », *Le Souci des autres : éthique et politique du care*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2011 [2005], p. 10.

10. Carol Gilligan, *In a Different Voice. Psychological Theory and Women's Development*, Cambridge, Harvard University Press, 1982 (traduit en français par Annick Kwiatek : *Une Voix différente. La morale a-t-elle un sexe ?* Paris, Flammarion, 2019).

11. Fabienne Brugère, *L'Éthique du « care »*, *op. cit.*, p. 5.

12. Berenice Fisher et Joan Tronto, « Toward a feminist theory of caring », dans Emily K. Abel et Margaret Nelson (dir.), *Circles of Care: Work and Identity in Women's Life*, Albany (NY), Suny Press, 1990, p. 36-40.

13. Estelle Ferrarese, *La Fragilité du souci des autres. Adorno et le care*, Lyon, ENS Éditions, 2018.

14. J'endors la proposition de Tronto qui consiste à concevoir le *care* comme une pratique et non comme une prédisposition ni une émotion ou une attitude empathique : « La meilleure manière de penser le *care* est sans doute de l'envisager comme pratique. La notion de pratique est complexe ; c'est une alternative aux conceptions du *care* comme principe ou émotion. Désigner le *care* comme une pratique implique qu'il est à la fois pensée et action,

Précieux-Sang, congrégation de religieuses mise en scène par Hébert dans *Les Enfants du sabbat*, ainsi qu'au dysfonctionnement du système hospitalier, notamment pour ce qui concerne les services psychiatriques dans le récit hybride *Soigner, aimer* de Younsi. L'étude de ces deux textes québécois campés dans des espaces hétérotopiques fera apparaître le pouvoir du *care* – ses possibles, ses limites et ses embûches –, à savoir ce que j'appellerais l'endroit et l'envers des pratiques attentionnelles déployées par sœur Julie de la Trinité, protagoniste du roman hébertien<sup>15</sup>, d'une part, et la narratrice-psychiatre relatant ses expériences professionnelles et ses considérations auto(bio)graphiques sur la Côte-Nord puis à Montréal, d'autre part.

### **La sorcellerie comme forme de *care* ambivalent et de contre-pouvoir dans *Les Enfants du sabbat***

Publié en 1975, le roman d'Anne Hébert fonctionne autour de deux temporalités : l'arrivée de Julie, fille de Philomène et d'Abélard, et le processus d'adaptation de la novice à la communauté monastique des dames du Précieux-Sang, où « chaque mouvement est prescrit » (*ES*, 31), sont entrecoupés de scènes de remémoration liées à la cabane sur la montagne de B... C'est là que Julie et son frère Joseph ont grandi dans un univers de sorcellerie (pratiquée par leur mère généralement pour guérir les autres) et de rituels sataniques (« Mon père est le diable », profère Julie à la page 64, avant qu'on soit plongé dans le récit du viol perpétré par Abélard sur sa fille), rituels auxquels renvoie d'ailleurs le titre de l'œuvre. Dirigé d'une main ferme par Marie-Clotilde de la Croix, le huis clos du couvent, « noyé dans le silence » (*ES*, 50), permet à Julie de faire valoir, outre le pouvoir-savoir de guérison hérité de sa mère, l'héritage paternel de magie noire<sup>16</sup>. La jeune sorcière portant l'habit d'une religieuse apparaît d'abord comme une salvatrice aux yeux des autres sœurs : elle soigne et exauce

---

que l'une et l'autre sont étroitement liées et orientées vers une certaine fin » (« Du care », *Revue du MAUSS*, n° 32 [2008], p. 251).

15. Signalons au passage que l'expression « l'envers du monde », souvent associée au corps malade permettant la libération des pulsions sexuelles ou meurtrières, revient souvent dans l'œuvre d'Anne Hébert, par exemple dans *Kamouraska*. Voir Mélanie Beauchemin qui s'intéresse de près à cette idée dans son étude *L'Envers du monde : Anne Hébert, George Bataille*, Montréal, Nota bene, 2021.

16. La sorcellerie dans *Les Enfants du sabbat* a fait l'objet de plusieurs études. Voir, à titre d'exemples, Anca Magurean, « Les représentations de la sorcière dans l'œuvre d'Anne Hébert », *Studii și cercetări filologice. Seria Limbi Străine Aplicative*, n° 9 (2011), p. 63-74; Lisa Travis Blomquist, *Rehabilitating the Witch: the Literary Representation of the Witch from the Malleus Maleficarum to Les Enfants du sabbat*, thèse de doctorat, Rice University, Houston, 2011; Anne-Élaine Cliche, « "L'enchantement de la violence". Anne Hébert : *Les enfants du sabbat* », *Voix et Images*, vol. 41, n° 3 (2016), p. 47-73; Catherine Bastien, *Filles d'Hécate* suivi de *Contamination et performativité de la parole dans Les Enfants du sabbat d'Anne Hébert*, mémoire de maîtrise, Université de Montréal, Montréal, 2023.

leurs vœux tout en libérant ses consœurs de la rigidité de l'ordre religieux. Rapidement, elle parvient à instaurer un contre-pouvoir qui se manifeste à travers des visions prophétiques, un rire irrévérencieux et une « parole ironique » (ES, 21), notamment à l'égard de l'autorité religieuse, d'étonnants soins et de mauvais sorts jetés sur certaines sœurs. Dominique Héту et Maïté Snauwaert envisagent la possibilité d'un *care* qui ne soit pas « entièrement positif, pas unilatéralement bienfaisant, mais [qui] porte au contraire sa part de coût pour celle ou celui qui le donne, voire pour le bénéficiaire<sup>17</sup> » ; j'irai cependant plus loin en constatant que la « *caring attitude* » et les gestes posés par la protagoniste évoluent au fil de la narration vers un *care* maléfique. Le « prendre soin » plus qu'ambivalent, à l'occasion même mortifère, bouleverse l'ordre établi du couvent (le silence, le conformisme, la soumission) et le plonge, le temps du récit, dans le chaos. Comble du paradoxe, le *care* de Julie répond aux désirs de ses consœurs, même si leurs souhaits et espoirs vont à l'encontre de leur propre bien, ou du bien d'autrui ; le couvent devient un « espace [...] hanté de fantasm<sup>18</sup> ». La profonde ambivalence qui se dégage autant de la sollicitude que des soins « thérapeutiques » prodigués par la jeune sorcière trouvera, à la toute fin du roman, son pendant dans la décision de la mère supérieure et de l'abbé Léo-Z. Flageole : ce dernier étouffera le fils de Julie dans la neige, acte symbolique s'il en est un puisque la blancheur de la neige est censée anéantir la magie noire à laquelle est associé le nouveau-né. C'est la pensée de la jeune mère-sorcière que la narration fait entendre sur les dernières pages des *Enfants du sabbat* : « Je leur ai donné le démon à communier. Le mal est en eux maintenant. Un nouveau-né étouffé dans la neige. Je n'ai plus rien à faire dans cette maison. Mission accomplie » (ES, 187).

Dans de nombreux passages, Julie semble épouser la posture éthique d'une *caregiver* idéale<sup>19</sup>, capable de percevoir les besoins et la vulnérabilité d'autrui, ne portant jamais de jugements sur les souhaits que les autres lui demandent de réaliser, qu'importe le type de convoitise – morale ou immorale ; elle use

---

17. Dominique Héту et Maïté Snauwaert, « Poétiques et imaginaires du *care* », *Temps zéro*, n° 12 (2018), p. 6.

18. Michel Foucault, « Des espaces autres », *art. cit.*, p. 1573.

19. Pour Marie Garrau, le « bon » *care* est effectué par un sujet compétent qui assume sa responsabilité face au besoin de l'autre, qui est attentif, sensible à la particularité d'une situation et qui se laisse « affecter par ce qui arrive et à reconnaître son implication affective dans les relations où nous sommes inscrits » (*Care et attention*, Paris, Presses universitaires de France, 2014, p. 49-50). D'après Garrau – et cette idée est cruciale afin d'éviter tout malentendu lié au *care* comme manifestation de bons sentiments –, le *care* sans l'attention, c'est-à-dire sans la prédisposition qui permet de percevoir la nature singulière et contextuelle de la vulnérabilité d'un bénéficiaire de *care*, est à considérer comme un *care* « non désirable » parce que la relation entre pourvoyeur et bénéficiaire est rompue au profit d'une mécanisation des rapports réduits à leur « dimension technique » (*ibid.*, p. 29-30).

*simplement* de son pouvoir de sorcellerie pour les exécuter. La présence de la protagoniste au sein du couvent sert de révélateur à d'insoupçonnées inimitiés et rivalités entre certaines religieuses. C'est que son « hypersensibilité lui permet de visiter la psyché d'autrui<sup>20</sup> » et de faire advenir ce qui, avant l'irruption de Julie dans l'espace clos du couvent était resté dissimulé, nié, refoulé derrière le paravent d'une attitude et d'un comportement charitables. Ainsi, lorsque sœur Antoinette fait le vœu d'être vengée de sœur Marie-Rose, ce vœu est exaucé sans qu'aucune explication ne soit nécessaire. Sœur Marie du Bon-Secours, qui souhaite mourir d'une grande mort romantique aux côtés de sœur Angèle, voit elle aussi son rêve réalisé. Quand sœur Blanche souhaite ne plus être la dernière servie au réfectoire, Julie répond à ce désir, en l'interprétant au pied de la lettre : la première servie, sœur Blanche « boira désormais le dessus crémeux du lait, jusqu'à l'écoeurement » (*ES*, 125). Suivant le principe fondamental de la magie noire, si la protagoniste accepte de satisfaire les désirs secrets des sœurs auparavant « contemplatives sans caste ni privilège » (*ES*, 55), c'est principalement pour deux raisons : 1) afin de nourrir la discorde et de pouvoir instaurer son autorité, il faut que le vœu nuise à l'autre ; 2) s'il n'implique pas la mort, le vœu exaucé se retournera contre celle qui l'a formulé. On comprend donc que le prendre soin du personnage féminin est tout sauf mu par la charité – pour utiliser ce terme issu du vocabulaire chrétien et qui, en principe, aurait dû faire partie des valeurs morales de la sœur novice – ou par la bienveillance à l'égard d'autrui, qualité genrée assignée aux femmes. Julie ne se montre qu'en apparence charitable et bienveillante à l'égard des dames du Précieux-Sang. Rapidement sans limite, même quand elle est malade, le savoir-pouvoir double de Julie la plaçant dans une position d'ascendance sur autrui est clairement illustré dans le passage consacré à l'ensorcellement de sœur Gemma, ancienne sacristine dégradée en cuisinière. Alors que les autres se réjouissent de « la nouvelle de guérison de sœur Julie », sœur Gemma, aux prises avec des « [n]ausées, vomissements, évanouissements » (*ES*, 136), résiste au démon qu'elle « flaire [...] sous la porte de la pharmacie », se disant prête à mourir pour devenir « vite une sainte », mais surtout pour que « tout cela finisse » (*ES*, 137). Enfermée à l'infirmerie, la malade exulte :

Quelques guérisons subites d'ulcères et d'eczéma, quelques mystérieuses résorptions de kystes l'enchantent moins que l'image de sœur Gemma ruisselante de larmes, ainsi qu'il lui est donné de l'apercevoir, de jour ou de nuit, dès que sœur Julie en éprouve la malicieuse envie (*ES*, 137).

L'emploi de l'expression « malicieuse envie » associée à l'idée de faire du mal à celle qui s'avère très vite comme l'ennemie jurée de la jeune novice ne laisse

20. Nathalie Watteyne, « Le rire de la sorcière dans *Les Enfants du Sabbat* d'Anne Hébert », *Les Cahiers Anne Hébert*, n° 17 (2021), p. 56.

aucun doute sur les intentions, sinon maléfiques, du moins malfaisantes de Julie. Tous les moyens seront bons pour arriver à ses fins, notamment la parole envoûtante caractéristique de la sorcière, figure de la marge par excellence. Cette parole performative a pour conséquence de mettre en cause, du moins momentanément, les structures d'un pouvoir autoritaire instauré par la Mère supérieure<sup>21</sup>. Si Julie ne parvient pas à renverser complètement ce pouvoir, elle réussit à ébranler ses fondements. Et si les formes de *care* inspirées de valeurs plutôt profanes exercent une force d'attraction dans la communauté des sœurs, la voix de la sorcière, capable de contaminer la pensée et même les paroles des consœurs, vise à subvertir les règles de l'institution religieuse. « Telle est la loi : l'envers du monde » (*ES*, 64), n'est-ce pas le précepte de toute sorcière ? En ce sens, le rôle de Julie n'est-il pas de renverser les règles sacro-saintes de la communauté monastique en montrant que tout pouvoir hiérarchique, rigide, porte en ses germes la naissance d'un contre-pouvoir ?

Mais tout n'est pas malveillant ou bienveillant, noir ou blanc dans *Les Enfants du sabbat*, malgré l'uniformité des habits et des comportements des religieuses que la sorcière conduit vers la crise transformant par là le lieu du couvent en une hétérotopie de crise. Rappelons avec Foucault que « crise » n'est pas synonyme de « déviation » (par rapport à une norme), mais renvoie souvent à un état de dilemme ou de transition, à un « système d'ouverture et de fermeture »<sup>22</sup>, ce qui a tout à fait du sens dans le roman, puisque le passage de Julie auprès des dames du Précieux-Sang plonge la communauté dans un état d'apocalypse joyeuse. Prenons un dernier exemple afin de voir que la parole proférée, que les sorts et les sortilèges de sœur Julie sont à double tranchant, que le bonheur des unes fait le malheur des autres, plus précisément de l'institution ecclésiale. Cloîtrée dans sa cellule, une « vieille sœur, presque centenaire » (*ES*, 62) sent que la jeune consœur peut la délivrer d'une si longue attente de la mort :

La vieille sœur lève les yeux vers sœur Julie, l'interroge du regard. Sœur Julie sourit à la vieille sœur qui n'attendait plus que le signe d'acquiescement pour mourir en paix. Elle s'écroule sur le plancher, les genoux au menton, les mains entre les cuisses, recroquevillée (*ES*, 62).

La voix narrative conclut cet épisode qui a tout d'une scène de supplication religieuse, en constatant laconiquement qu'il « a été facile pour sœur Julie de répondre à l'appel de sœur Amélie et d'exaucer son désir » (*ES*, 62). Julie ne semble-t-elle pas posséder, à l'instar de Dieu, le droit de vie et de mort qualifié

---

21. Sur la performativité de la parole sorcière, voir l'analyse que Catherine Bastien y consacre dans la partie essai de *Filles d'Hécate* suivi de *Contamination et performativité de la parole dans Les Enfants du sabbat d'Anne Hébert*, *op. cit.*, p. 105-116.

22. Michel Foucault, « Des espaces autres », *art. cit.*, p. 1576 et p. 1579.

de « biopouvoir » par Foucault, historiquement l'un des « privilèges caractéristiques du pouvoir souverain<sup>23</sup> » ? On ne s'étonnera alors guère de voir basculer les pratiques du « *caring about* » et du « *taking care of*<sup>24</sup> » d'un sujet en état de vulnérabilité de l'autre côté de la frontière entre le bien et le mal ; entre l'acte charitable et le geste interdit, d'un point de vue moral, à tout être humain : enlever la vie<sup>25</sup>.

Au fond, Julie de la Trinité ne se soucie pas du bien-être des membres de la communauté qu'elle avait pourtant rejointe de son propre gré, dans le but de se remettre sur le droit chemin. Là n'est pas sa priorité, elle vise plus haut – affirmer sa puissance de sorcière sur les autres<sup>26</sup> –, ce qui explique que sa façon de régler les cas de maladies, divers affects tels le sentiment de vengeance ou le désir de mourir, est dépourvue de toute dimension morale. De plus, on sent que le *care* prodigué par le mal est propice à éveiller chez les sœurs des pulsions endormies, promettant « l'assouvissement de toutes les passions », ainsi que les « désirs harnachés et inavouables<sup>27</sup> » du docteur Painchaud, de l'aumônier Flageole et du grand exorciste, pour reprendre les mots d'Anne-Élaine Cliche. Les agissements de la sorcière sortent les sœurs de l'état léthargique que leur impose la vie monastique. Les dames du Précieux-Sang s'en trouvent ranimées, comme « comblées de fièvre et de vie étrange, après tant de jours ternes et gris » (*ES*, 91). Si les bienfaits des actes pour certains membres de la communauté sont indéniables, chaque vœu exaucé permet surtout à la Julie de la montagne B... de se sentir transformée, de « refai[re] ses forces et

23. Michel Foucault développe les idées sur le « biopouvoir » dans le chapitre « Droit de mort et pouvoir sur la vie » d'*Histoire de la sexualité, tome I. La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976, p. 177-211 (p. 177 pour la citation). Il y aurait beaucoup à dire sur les divers pouvoirs que s'arroge Julie et qui vont en s'amplifiant entre celui de sa mère Philomène, de la mère supérieure Marie-Clotilde de la Croix, du médecin Painchaud (auquel elle se substitue en partie en soignant certains maux des sœurs) et finalement du pouvoir divin sur la vie et la mort d'un individu. Cette réflexion se mériterait un article à part.

24. Il s'agit des deux premières phases de *care* identifiées par Tronto et auxquelles s'ajoutent le « *care-giving* » et le « *care-receiving* » ; aux quatre phases correspondent respectivement les postures éthiques de l'attention à l'autre, de la responsabilité, de la compétence (professionnelle) et de la capacité de réponse (« Du *care* », *art. cit.*, p. 248-250).

25. Entre ces deux attitudes de « prendre soin » d'autrui, situées *grosso modo* à l'opposé l'une de l'autre, il faut situer le soin palliatif et l'aide médicale à mourir dont il serait intéressant de discuter à propos d'autres textes comme *Sur les hauteurs du mont Thoreau* (2024) de Catherine Mavrikakis.

26. Gabrielle Poulin note que, dans le roman d'Hébert, deux « puissances antagonistes » s'affrontent – représentant respectivement la religion et la vie : la puissance de la mère supérieure à priori incontestée et incontestable selon la règle religieuse se voit défiée par la puissance de la sœur novice, sorcière de mère en fille (« Qui sont les *Enfants du Sabbat*? » *Lettres québécoises*, vol. 1, n° 1 [1976], p. 5).

27. Anne-Élaine Cliche, « L'enchantement de la violence ». Anne Hébert : *Les enfants du sabbat*, *art. cit.*, p. 67 et p. 70.

son pouvoir» (*ES*, 63). Le mariage de la magie blanche et de la magie noire semble avoir une fonction réparatrice pour le soi : le recours à la guérison et la pratique de la sorcellerie à des fins immorales (utiliser les désirs secrets d'autrui pour arriver à ses propres fins) sont deux moyens efficaces pour défier l'autorité ecclésiastique (représentée par la mère supérieure, l'abbé Léo-Z. Flageole et l'exorciste) d'un côté et le pouvoir-savoir médical « positiviste », incapable de remédier à l'intruse perçue comme une hystérique<sup>28</sup>, de l'autre. C'est ainsi que la sorcière parvient ultimement à ériger un contre-pouvoir au sein du couvent ; c'est ainsi que les valeurs chrétiennes de bienfaisance, de don et de sacrifice prennent donc un sacré coup dans cet univers où avaient régné l'obéissance et la sainte paix. Que faire pour contrer les forces maléfiques qu'incarne la jeune femme qui, de ses propres dires au moment d'entrer au couvent avait avoué vouloir être comme les autres<sup>29</sup> ? L'Église connaît des mesures qui consistent à mobiliser des grands remèdes pour contrer les grands maux sous la forme du grand rituel d'exorcisme, geste d'une terrible violence commis sur un sujet féminin considéré comme possédé par le démon. Julie subit le rituel des « moyens ordinaires, prières, jeûne, pénitence, médecines » (*ES*, 169) avant de se faire infliger l'« exorcisme en grande pompe à la chapelle, en présence de toute la communauté » (*ES*, 170).

*Les Enfants du sabbat* suggère l'idée que plus un lieu est hétérotopique (en termes de crise et de déviation), plus les pratiques de *care* dont témoignent certains personnages peuvent paraître atypiques, voire inquiétantes, plus on prend conscience de la difficulté à préserver le relationnel, autrement dit à valoriser et à renouveler le « lien social par l'attention aux autres » autant que les diverses activités du prendre soin réciproque, faisant apparaître le « double versant de la dépendance et de l'interdépendance<sup>30</sup> ». Si toutes ces valeurs éthiques sont mises à rude épreuve dans le lieu sacré du couvent des dames du Précieux-Sang, l'espace de l'hôpital – lieu du soin profane – pose lui aussi la question du lien social (ou humain) entre psychiatre, patientes et patients en contexte de vulnérabilité, comme le montre Ouanessa Younsi dans *Soigner, aimer*.

### **À la recherche d'un modèle thérapeutique relationnel dans *Soigner, aimer***

Engagée comme jeune psychiatre à l'hôpital de Sept-Îles – espace hétérotopique non seulement en raison de son emplacement géographique excentrique, mais surtout parce que les situations de crise et de déviation y paraissent

28. Voir *ibid.*, p. 49-50, p. 67-73.

29. « Je n'aspire qu'à prononcer mes vœux le plus rapidement possible. [...] Je ne demande à Dieu qu'une seule chose ; devenir pour l'éternité une religieuse comme les autres, me perdre parmi les autres et ne plus donner prise à aucune singularité » (Anne Hébert, *Les Enfants du sabbat*, *op. cit.*, p. 18).

30. Fabienne Brugère, *L'Éthique du « care »*, *op. cit.*, p. 3.

démultipliées –, la narratrice se voit très vite confrontée à des situations déroutantes et à des cas de patientes et patients auxquels sa formation ne l'avait pas préparée. Le contexte bien particulier de la Côte-Nord, avec la réserve autochtone qui jouxte la ville, amène la narratrice à repenser son éthique médicale. Dans le récit inaugural « Réparer (les îles) », elle formule ainsi son approche thérapeutique des patientes et patients :

Je tente de me mettre à leur place. Sentir l'aiguille pénétrer mes fesses. L'halopéridol et le lorazépam m'injecter la paix. Suinter dans ma chair. Rejoindre mes neurones. Se lier à mes récepteurs. Le mot « dopamine » m'ennuie (SA, 21).

L'attitude empathique du sujet narrateur semble se nourrir à même les théories du *care* qui se proposent d'intégrer aux pratiques de soin l'écoute attentive et l'accompagnement, la coprésence et la vulnérabilité de tout un chacun, en tenant compte d'aspects plus englobants tels le genre, la classe sociale et le groupe ethnique. Ce qui est intéressant dans *Soigner, aimer* et distingue ce texte profondément des *Enfants du sabbat* est la manière d'envisager la thérapie médicale à la fois comme une éthique et une poétique attentionnelles. Les particularités et contraintes du lieu hospitalier, notamment de son aile psychiatrique<sup>31</sup>, si elles sont thématiques, cèdent volontiers la place à des moments d'introspection pendant lesquels la soignante tente d'arrimer sollicitude, soin médical et réalité extérieure. Le rapport de la narratrice-psychiatre à la littérature, plus précisément sa pratique d'écriture, constitue un remède contre les dérives du système hospitalier, certes, mais également contre sa propre tendance à un souci de l'autre démesuré, qui soulève la question de la frontière : où commence la cure, soit le traitement médical, et où doit se terminer le *care*<sup>32</sup>, notamment émotionnel, comme prise en charge des patientes et patients ?

Ouvrage à mi-chemin entre récit autobiographique, prose poétique et essai, *Soigner, aimer* participe de ce que Loïc Bourdeau, Natalie Edwards et Steven Wilson appellent le « *care (re)turn* » en littérature française et francophone contemporaine, pour insister sur l'importance du *care* et de ses notions

31. « Hôpital dans l'hôpital », écrit Younsi sur un ton légèrement cynique, où « [l']administration croit que la folie se propage comme la rougeole », où « [r]ien ne change » (Ouanessa Younsi, *op. cit.*, p. 18-19). Le lieu n'intéresse guère la psychiatre tant il est source d'agitation des « médecins, infirmières, préposés, bénévoles, téléphonistes, commis, cuisiniers et patients, aux ordres du chaos » (*ibid.*, p. 18).

32. Faire la différence entre les deux pratiques et modalités de soigner quelqu'un paraît essentiel en contexte médical ou psychiatrique. Depuis la philosophie antique, on distingue l'*epimeleia* (soin au sens le plus général du terme) de l'*epimelesthai* (avoir en charge l'âme d'un individu, s'appliquer à s'en soucier), explique Annie Hourcade (« Le soin comme faculté de l'âme chez Platon et Aristote », dans Jean-Pierre Cléro et Annie Hourcade [dir.], *Le Soin, l'aide. Care et cure*, Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2018, p. 59-61).

corollaires dans de nombreuses œuvres publiées depuis 2000<sup>33</sup>. Le texte de Younsi s'inscrit dans cette attention renouvelée à la sollicitude et au soin en effet observable comme l'une des tendances littéraires qui consisterait à vouloir contribuer à *Réparer le monde*<sup>34</sup>. Comment réparer les vivants<sup>35</sup> avant de réparer le monde (de la psychiatrie), se demande la narratrice en revenant en deux temps sur ses années d'apprentissage comme médecin psychiatre affectée à différents hôpitaux du Québec : à Sept-Îles situé près de la réserve innue d'Uashat au nord-est de la province, à Kuujuaq (Nunavik) et à Montréal. Les récits consacrés à une sélection de patientes et patients qu'on imagine représentatifs, thématisent l'équilibre fragile entre *care* affectif et soin médical, notamment face au défi du *self-care* à relever. Deux types de discours sur la maladie mentale et de potentielles postures attentionnelles y cohabitent sous forme de considérations autoréflexives. Les frontières entre les deux sont le plus souvent perméables : l'un est de nature empathique et l'autre, d'ordre empirique.

Loin de s'abandonner dans des protocoles compassionnels<sup>36</sup> ou le sacrifice de soi, la narratrice est consciente, du moins en théorie, de la nécessité de respecter les limites des compétences médicales, de ménager un espace-temps réservé au souci de soi. Or, dans la pensée du *care* structurée par le « travail du “prendre soin” et du sentiment de responsabilité à l'égard du bien être des autres<sup>37</sup> », la notion de *self-care* constitue une tache aveugle. Comment prendre soin de soi lorsqu'on « se sent trop petite pour ce métier, que « [l']impuissance [nous] empoigne tel un lasso » (*SA*, 25) face aux troubles mentaux, à la pauvreté (*SA*, 25), au manque de perspectives d'une vie meilleure dont la médecin prend pleinement connaissance à Sept-Îles et lors de son bref séjour à l'hôpital de Kuujuaq, « à 1 446 km de Montréal » et qui, de l'extérieur, « ressemble à un hôtel » (*SA*, 58) ? Le constant souci d'autrui tend, en effet, à mettre en danger le souci de soi, car le *care* dans sa double dimension porte en lui son envers, une attitude et un comportement de sollicitude parfois sans mesure, qui révèlent

---

33. Loïc Bourdeau, Natalie Edwards et Steven Wilson, « The Care (Re)Turn in French and Francophone Studies », *The Australian Journal of French Studies*, vol. 57, n° 3 (2020), p. 287-290.

34. C'est le titre de l'ouvrage d'Alexandre Gefen (le sous-titre précise qu'il s'agit de *la littérature française face au XXI<sup>e</sup> siècle*) publié en 2017 chez José Corti à Paris.

35. Je fais allusion au roman de Maylis de Kerangal, *Réparer les vivants*, Paris, Verticales, 2014, dans lequel l'écrivaine française explore, à travers la transplantation cardiaque, des questions d'affects et de liens parentaux et amicaux liés au cœur comme organe singulier, empreint d'une symbolique différente de celle des poumons, des reins et du foie.

36. Allusion au récit autobiographique *Le Protocole compassionnel* (1991) d'Hervé Guibert où il relate sa lutte contre le sida, les traitements médicaux, les contraintes du milieu hospitalier et son séjour à l'île d'Elbe. L'œuvre guibertien, objet d'étude jusqu'à présent avant tout sous l'angle de la maladie et de la cure, intéresse désormais aussi dans une perspective du *care* et du *self-care* prodigué par le biais de l'écriture.

37. Fabienne Brugère, *L'Éthique du « care »*, *op. cit.*, p. 7.

chez la narratrice une faille. Poursuivant son apprentissage dans un hôpital montréalais, elle aborde la difficulté de séparer sa vie professionnelle de sa vie privée, tant certains patients et patientes habitent son esprit même si elle n'en a plus la responsabilité :

Je ne reverrai ni Andy ni Kuujjuaq mais je connais la suite. Le psychiatre demandera une ordonnance de traitement à la cour et l'obtiendra dans l'urgence. Andy sera traité dans un centre hospitalier de la métropole. À quelques kilomètres d'Andy, je dégusterai des pâtes aux morilles tandis qu'il recevra une injection contre son gré. Cela prendra plusieurs infirmiers et agents de la sécurité pour la lui donner. Il se débattrra, hurlera, on lancera un code blanc et je m'étoufferai avec mes linguine tandis qu'Andy ne sera plus qu'un cri défonçant les tympanes de Montréal (SA, 59-60).

Les parallélismes syntaxiques – « Andy sera traité » / « je dégusterai des pâtes » ; « il se débattrra, hurlera » / « je m'étoufferai » – soulignent la persistance du lien entre l'ancienne psychiatre traitante et son patient, tout en signalant la prise de distance affective comme indispensable forme de *self-care*. Le ton se veut neutre dans cet enchaînement de parataxes, c'est celui du protocole médical. Et pourtant, le cri d'Andy paraît résonner dans la conscience du sujet narrant comme une inculpation.

Dans le tome trois de l'*Histoire de la sexualité*, Michel Foucault insiste sur la juste mesure que nécessite le souci de soi<sup>38</sup>, outre le fait que c'est une véritable activité à valeur thérapeutique et qu'il convient de s'y exercer tout au long de la vie. Basé sur la philosophie stoïcienne, le « souci de soi » implique donc un processus de travail que le sujet moral doit entreprendre pour soi-même et pour la Cité, en s'éprouvant, en s'examinant, en se contrôlant grâce à des exercices bien définis, parmi lesquels l'ascèse dans les plaisirs – c'est le besoin qui doit réguler le plaisir – et la prise en charge responsable de la santé, entre autres. Ces règles de conduites sont la condition *sine qua non* pour « prendre la mesure de ce dont on est capable<sup>39</sup> », puis, toujours en évitant l'excès et l'intempérance, pour prendre soin des autres, aussi différents soient-ils de nous. En l'absence d'un rapport vertueux à soi, seul capable de procurer pouvoir (sur soi) et liberté, on risque de s'abîmer dans le souci des autres. Si l'on lit *Soigner, aimer* à la lumière de cette conception philosophique du souci de soi, on doit vite se rendre à une évidence : à aucun moment donné, la jeune psychiatre ne reçoit des conseils de mesure et de tempérance, garants de *self-care*, de la part de ses collègues expérimentés, conseils qui lui auraient permis de trouver le juste milieu entre une vision idéaliste de la psychiatrie et l'idéal stoïcien de la sagesse, de se commander à soi-même comme le ferait « un être rationnel », pour

38. Michel Foucault, *Histoire de la sexualité, tome 3. Le souci de soi*, Paris, Gallimard, 1984.

39. *Ibid.*, p. 87.

parler de nouveau avec Foucault<sup>40</sup>. Agir tel un sujet *rationnel* afin d'assurer la maîtrise de soi, de son corps et de son esprit, n'est-ce pas le meilleur garant pour faire de soi un être *relationnel* dans le sens où l'entendent les éthiques du *care*?

Surgeissent alors d'autres questions liées aux tâches que doit assumer la psychiatre : par quels moyens combiner, avec mesure, les diverses modalités du prendre soin de l'autre et du souci de soi ? Dans quelles ressources puiser pour ce faire si l'on croit entendre le cri d'un patient hospitalisé contre son gré ? Pour la narratrice de *Soigner, aimer*, l'écriture s'apparente à une forme d'ascèse propice à procurer du plaisir et à maintenir un équilibre psychique régulièrement menacé par l'expérience avec des patientes et patients en détresse profonde. Les bienfaits de l'écriture émaillent le récit à de nombreux moments. Dans un passage où la narratrice-psychiatre compare l'importance de l'écriture à celle de son travail avec les patientes et patients, elle se crée une alter ego pour s'adresser à elle-même à la deuxième personne : « Tu écris pour rejoindre ton ombre. [...] Écrire est pour toi l'une des rares occupations qui te comble plus qu'elle ne te vide. Oh tu aimes tes patients, tu aimes soigner, mais écrire te soigne de toi-même, et tu peux mieux accompagner autrui » (SA, 79). À la dyade du titre « soigner-aimer » s'ajoute désormais le verbe « écrire » : on comprend que les périodes d'écriture font office de *self-care* qui prédispose la psychiatre à un meilleur accompagnement des patientes et patients selon les valeurs de l'écoute attentive et d'une responsabilité partagée<sup>41</sup>. Que l'écriture ait une valeur thérapeutique n'a rien d'original en soi si l'on pense aux exemples de Jacques Ferron, d'Andrée Yanacopulo et de Jean Désy<sup>42</sup>, tous trois des médecins et écrivains québécois. Mais on peut être sensible au fait que l'*ethos* professionnel de la soignante se voit doublé ici de celui de l'écrivaine pour qui les mots sont un moyen de créer un espace à soi, plus encore de mettre en forme sa vision d'une éthique de soin relationnelle<sup>43</sup>.

Écriture et lecture vont de pair chez Ouanessa Younsi, là aussi comme chez beaucoup d'autres écrivaines et écrivains avant elle, on ne s'en étonne guère. Dans le cas de la médecin, avant de se rendre à l'hôpital, comme pour rendre

---

40. Voir *ibid.*, p. 90.

41. Sur les postures de soignante et d'accompagnatrice empathique grâce au « relationnel comme forme centrale du soin », voir Cristina Robu, « L'espace-temps de l'accompagnement chez la médecin-écrivaine Ouanessa Younsi » [en ligne], *MuseMedusa*, n° 10 (2022) [<https://musemedusa.com/dossier-10/lespace-temps-de-laccompagnement-chez-la-medecin-ecrivaine-ouanessa-younsi/>].

42. Notons qu'il signe la préface de *Soigner, aimer* où il explique que Ouanessa Younsi « a tout compris, ou qu'elle a beaucoup compris » parce que « [s]ans amour pour l'autre, pas de soin véritable » (Jean Désy dans Ouanessa Younsi, *op. cit.*, p. 7).

43. Pour Fabienne Brugère, l'attention aux besoins des autres comme faisant partie d'une éthique « a affaire avec l'humanité vulnérable, avec des situations de grande fragilité à certains moments de la vie » ; elle « vaut comme souci de sujets relationnels » (*L'Éthique du « care »*, *op. cit.*, p. 37).

poreuses les frontières entre le travail *intra muros* avec les patientes et patients et la vie extérieure, elle attrape un recueil de poésie : « Je range un recueil de poésie dans la sacoche de mon vélo », tandis qu'elle décide de « laisser[r] le *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux – 5 (DSM-5)* sur le comptoir de la cuisine » (SA, 26), et évoque un peu partout ses lectures, d'Emily Dickinson à Camus, en passant par Alejandra Pizarnik, Hélène Monette, Denise Desautels, Gaston Miron et Anne Hébert. Si l'écriture profite des lectures, le travail de *care* profite décidément des deux formes de *self-care* ménagées dans l'horaire de la psychiatre.

C'est au croisement des *èthè* de la soignante et de l'écrivaine que surgit une ultime question sur laquelle la narratrice ne s'attarde toutefois pas longuement. Dans le récit « Une outarde pour soigner », face à la mer, en allumant son télé-avertisseur pour la garde, elle se demande : « Est-ce la même faille qui m'amène à écrire et à soigner ? À sentir une fraternité avec les Innus échoués à l'urgence, épaves et océans ? » (SA, 25). Ce passage situé au début du livre trouve un écho à la fois lucide et poétique dans l'épilogue :

L'université m'a formée comme psychiatre. La littérature me forme comme soignante. « m'a formée », « me forme » : les temps des verbes sont importants. [...] Sans passion des lettres, serais-je soignante ? Aurais-je opté pour cette profession qui met en danger ? Qui demande de toucher au fragile sans trébucher, de frôler sans dépasser, d'écouter sans tout comprendre ? (SA, 123).

Ce qui est plus significatif que la distinction entre passé et présent, c'est la différence que le sujet narrateur suggère entre « avoir le diplôme universitaire de médecin » et « être soignante ». Le fait de se définir par le participe présent du verbe « soigner » traduit un processus en cours, nourri constamment chez Younsi par les œuvres littéraires qui constituent autant d'ouvertures sur le monde, autant d'espaces de rencontre avec l'altérité à laquelle elle souhaite se confronter.

La dynamique entre écoute bienveillante, soin médical et *self-care* comme modèle d'une pratique psychiatrique renouvelée serait-elle une vision romantique susceptible de se heurter à la réalité du système hospitalier ? Ou bien au contraire, loin de tout manuel de diagnostic, s'agirait-il du b.a.-ba de toute pratique attentionnelle à propos de laquelle l'autrice propose une dernière variation dans l'épilogue : « Soigner, c'est aider le patient à s'inscrire dans son histoire et dans le monde. À retrouver dignité, sa propre voix parmi les hallucinations et les idées de référence » (SA, 125). Et la narratrice-psychiatre de préciser sa conception socio-politique du travail auprès des patientes et patients, au sein d'un système de santé qui n'y veille pas forcément : « Soigner, c'est aussi combattre la discrimination, l'exclusion et la pauvreté qui accompagnent souvent la psychose » (SA, 125). Inscrire la relationalité et l'engagement en faveur d'une prise en compte de divers facteurs expliquant la maladie mentale, par-delà le

diagnostic en fonction des symptômes, au cœur des réflexions sur un modèle de soin autre, fait entendre ce que Carol Gilligan désigne justement en 1982 comme « *different voice* » : cette « voix différente » traduit une pensée éthique aussi valide que celle dominante dans le modèle abstrait de la médecine<sup>44</sup>, postule la psychologue sur la base d'enquêtes menées.

### **Conclusion : le care, une éthique féministe**

Dans un entretien mené en 2009 par Sandra Laugier et Patricia Paperman, Gilligan revient sur certains malentendus et critiques à l'égard de l'éthique du *care*. Elle explique que

le titre même, *D'une voix différente*, n'était pas un appel à reprendre les vieux scénarii de genre, mais bien un appel à trouver une nouvelle façon de parler, un nouveau langage : un changement de paradigme, un changement dans l'organisation ou la structure même de la conversation, qu'elle porte non seulement sur le genre mais aussi sur le soi, les relations, la morale et le développement... En somme, sur l'humain. L'idée était de faire revenir les voix des femmes dans la conversation humaine, et ainsi de changer la tonalité de cette conversation, en donnant voix aux aspects de l'expérience humaine qui n'étaient ni parlés, ni vus<sup>45</sup>.

On comprend que, plutôt qu'une éthique féminine, le *care* est à penser comme une éthique féministe, basée sur l'égalité des voix et le débat ouvert. En ce sens, cette éthique a une vocation *politique* dont la principale visée est la mise en place de modèles relationnels favorisés par le souci d'autrui qui n'est pas une affaire de femmes bonnes, dotées d'un sens inné de la bienveillance et du service, du sacrifice et du dévouement. Si l'on revient à la conception du *care* selon Berenice Fisher et Joan Tronto, il s'agirait d'une éthique prospective pour « maintenir, perpétuer et réparer notre “monde” » de telle sorte que « nous puissions y vivre aussi bien que possible<sup>46</sup> ». *Soigner, aimer* va tout à fait dans le sens d'une réparation psychique des patientes et patients qui viennent consulter la psychiatre, qu'importe l'aile psychiatrique de l'hôpital où elle exerce sa profession durant les années d'apprentissage. Ce faisant, Ouanessa Younsi souscrit à l'idée – profondément humaniste<sup>47</sup> – qu'il est possible de rendre habitable le monde, de déjouer à la limite le caractère hétérotopique de

---

44. Dans *In a Different Voice*, en analysant, à partir du « dilemme de Heinz », le modèle du développement psychologique (en six phases) de Laurence Kohlberg concernant le jugement moral qui serait moins développé chez les filles que chez les garçons, Gilligan oppose l'éthique du *care* à l'éthique de la justice. C'est par analogie que je substitue la médecine à la justice.  
45. Carol Gilligan dans « Le *care*, éthique féminine ou éthique féministe? », *Multitudes*, n° 27-38 (2009), p. 76-77.

46. Berenice Fisher et Joan Tronto, « Toward a feminist theory of caring », *art. cit.*, p. 40.

47. Elle rejoint les convictions de la philosophe-psychanalyste Cynthia Fleury dont l'essai-tract est intitulé *Le Soin est un humanisme* (Paris, Gallimard, 2019) où elle pose, entre autres, que la civilisation « n'est rien » si elle n'est pas soin (p. 5) et où elle nous invite à poser

tout centre hospitalier<sup>48</sup>, en prêtant attention aux besoins d'autrui, en prodiguant des soins appropriés. Dans certains lieux et contextes spécifiques, comme dans le cas de sœur Julie de la Trinité, la sensibilité aiguë à la vulnérabilité et aux désirs profonds des autres peut aussi donner lieu à des gestes de *care* insolites, voire violents, afin que la protagoniste puisse déployer sa puissance de sorcière, accomplir sa mission tel que prévu, comme la narration le lui fait dire. Les actes de guérison et ceux de malfaisance constituent les deux facettes de la même médaille d'un pouvoir où la ligne de partage entre le bien et le mal peut se déplacer, paraître floue, déterminée de manière arbitraire, impénétrable même comme le mystère. Dès lors, le bien et le mal cessent d'être des entités antinomiques.

Dans une entrevue réalisée en 1982 par André Vanasse, Anne Hébert explique que l'écriture se montre efficace pour transformer le monde quand elle arrive à faire violence. Reconnaisant une certaine utilité à la violence, l'écrivaine précise : « Je crois qu'elle est utile d'une certaine façon. C'est certainement une volonté de ne pas accepter le monde tel qu'il est, tel qu'on l'a fait. Vouloir le refaire, c'est un geste violent<sup>49</sup> ». Faire trembler les fondements de l'ordre monastique et repenser le système des traitements psychiatriques à *la lumière de la* relationalité et de la vulnérabilité de tout un chacun, tel est le dénominateur commun qui rapproche, à travers la pensée du *care* croisée avec la réflexion foucauldienne sur des lieux hétérotopiques, *Les Enfants du sabbat* et *Soigner, aimer*. Bien que les moyens employés par les sujets féminins soient radicalement opposés, que leur attitude de *care* soit mue par des motivations très différentes, ces moyens ont pour conséquence de déstabiliser le système. Les deux textes montrent avec force que les pratiques de *care* et d'*anti-care* permettent d'accéder à la puissance caractéristique du sujet éthique qui, en pleine connaissance des règles du jeu, peut, de l'intérieur, provoquer des transformations.

## Références

- BASTIEN, Catherine, *Filles d'Hécate* suivi de *Contamination et performativité de la parole dans Les Enfants du sabbat d'Anne Hébert*, mémoire de maîtrise, Université de Montréal, Montréal, 2023.
- BEAUCHEMIN, Mélanie, *L'Envers du monde : Anne Hébert, George Bataille*, Montréal, Nota bene, 2021.

---

des « gestes soucieux de la différence de l'autre » pour rendre « capacitaires » les individus en état vulnérable (p. 7-8).

48. « À l'hôpital, on rêve de l'extérieur », note la narratrice qui se sent coupable de quitter le soir ce lieu aseptisé, « alors que les patients y suent, y jouent aux cartes, s'y brossent les dents, s'y masturbent » (Ouanessa Younsi, *op. cit.*, p. 20).

49. André Vanasse, « L'écriture et l'ambivalence, entrevue avec Anne Hébert », *Voix et Images*, vol. 7, n° 3 (1982), p. 444.

- BLOMQUIST, Lisa Travis, *Rehabilitating the Witch: the Literary Representation of the Witch from the Malleus Maleficarum to Les Enfants du sabbat*, thèse de doctorat, Rice University, Houston, 2011.
- BOURDEAU, Loïc, Natalie EDWARDS et Steven WILSON, « The Care (Re)Turn in French and Francophone Studies », *The Australian Journal of French Studies*, vol. 57, n° 3 (2020), p. 287-292.
- BRUGÈRE, Fabienne, *L'Éthique du « care »*, Paris, Presses universitaires de France (Que sais-je?), 2021 [2011].
- CLICHE, Anne-Élaine, « “L'enchantement de la violence”. Anne Hébert: *Les enfants du sabbat* », *Voix et Images*, vol. 41, n° 3 (2016), p. 47-73.
- FERRARESE, Estelle, *La Fragilité du souci des autres. Adorno et le care*, Lyon, ENS Éditions, 2018.
- FISHER, Berenice et Joan TRONTO, « Toward a feminist theory of caring », dans Emily K. ABEL et Margaret NELSON (dir.), *Circles of Care: Work and Identity in Women's Life*, Albany (NY), Suny Press, 1990, p. 36-54.
- FLEURY, Cynthia, *Le Soin est un humanisme*, Paris, Gallimard, 2019.
- FOUCAULT, Michel, « Des espaces autres », *Dits et écrits II. 1976-1988*, Paris, Gallimard (Quarto), 2001, p. 1571-1581.
- , *Histoire de la sexualité, tome 3. Le souci de soi*, Paris, Gallimard, 1984.
- , « Droit de mort et pouvoir sur la vie », *Histoire de la sexualité, tome I. La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976, p. 177-211.
- GARRAU, Marie, *Care et attention*, Paris, Presses universitaires de France, 2014.
- GEFEN, Alexandre, *Réparer le monde*, Paris, José Corti, 2017.
- GILLIGAN, Carol, « Le care, éthique féminine ou éthique féministe? », *Multitudes*, n° 27-38 (2009), p. 76-78.
- , *In a Different Voice. Psychological Theory and Women's Development*, Cambridge, Harvard University Press, 1982.
- HÉBERT, Anne, *Les Enfants du sabbat*, Montréal, Boréal, 1995 [1975].
- HÉTU, Dominique et Maité SNAUWAERT, « Poétiques et imaginaires du care », *Temps zéro*, n° 12 (2018), p. 1-37.
- HOURCADE, Annie, « Le soin comme faculté de l'âme chez Platon et Aristote », dans Jean-Pierre CLÉRO et Annie HOURCADE (dir.), *Le Soin, l'aide. Care et cure*, Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2018, p. 59-70.
- KERANGAL, Maylis de, *Réparer les vivants*, Paris, Verticales, 2014.
- LAUGIER, Sandra, « Le care comme critique et comme féminisme », *Travail, genre et sociétés*, n° 26 (2011), p. 183-188.
- MAGUREAN, Anca, « Les représentations de la sorcière dans l'œuvre d'Anne Hébert », *Studii și cercetări filologice. Seria Limbi Străine Apliccate*, n° 9 (2011), p. 63-74.
- PAPERMAN, Patricia et Sandra LAUGIER (dir.), « Préface à la nouvelle édition », *Le Souci des autres: éthique et politique du care*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2011 [2005], p. 9-20.
- POULIN, Gabrielle, « Qui sont les Enfants du Sabbat? » *Lettres québécoises*, vol. 1, n° 1 (1976), p. 2-39.

- ROBU, Cristina, « L'espace-temps de l'accompagnement chez la médecin-écrivaine Ouanessa Younsi » [en ligne], *MuseMedusa*, n° 10 (2022) [<https://musemedusa.com/dossier-10/lespace-temps-de-laccompagnement-chez-la-medecin-ecrivaine-ouanessa-younsi/>].
- TRONTO, Joan, « Du care », *Revue du MAUSS*, n° 32 (2008), p. 243-265.
- VANASSE, André, « L'écriture et l'ambivalence, entrevue avec Anne Hébert », *Voix et Images*, vol. 7, n° 3 (1982), p. 441-448.
- WATTEYNE, Nathalie, « Le rire de la sorcière dans *Les Enfants du Sabbat* d'Anne Hébert », *Les Cahiers Anne Hébert*, n° 17 (2021), p. 48-69.
- YOUNSI, Ouanessa, *Soigner, aimer*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2016.